T. N. 9109

La haye ce 11 octobre 1785.

Monsieur le Baron

J'ai profité d'un moment, où mon absence ne pouvoit faire tort à mes occupations, pour voyager pendant quelques jours dans les principales provinces de la hollande, et une comission que j'avois dans la gueldre, y a fourni l'occasion. Le resultat de mes observations n'a pû que confirmer les remarques faites par tous les étrangers: qu'aucun païs n'est à raison de son etendue et en egard à la qualité de son sol si bien cultivé, et que nullepart les habitans ne jouissent d'une aisance aussi généralement repandue parmi toutes les classes, et de plus de veritable liberté qu'en hollande. Cette aisance surtout est le fruit d'un gouvernement doux, de l'industrie et d'une économie sage, qu'on tache communement d'avarice, mais qui n'est dans le fond qu'une mesure de prudence

Vous avez bien vu la hollande et fort bien écrit ce que vous avez vu. Votre jugement sur le pays, sur sa constitution, sur le caractere des habitans, et l'esprit general qui regne parmi eux, est le jugement d'un homme, que sçait appercevoir les objets, les comparer, et en tirer un resultat que la réflexion approuve et l'expérience confirme. Je suppose que lorsque vous avez envisagé l'etat de la culture des fleurs en hollande, vous n'avez eu en vue que le tems present, car certainement les noms et les merites de Gaertner, Huygens, s'Gravesande, Muschenbroek,

Boerhaeve, et tant d'autres que je pourrois nommer, ne vous sont pas inconnus. Toute l'existence et la puissance de la Hollande est fondée sur la base précaire du commerce et surtout d'un commerce de commission, et nous avons vu sa décadence commencer depuis le tems où chaque nation a cherché plus ou moins à se passer de commissionaires, pour son commerce, celui de Hollande a baissé, et sans le monopole des épiceries il seroit peut-être entièrement ruiné déja.

indispensable pour la propre conservation dans un païs, où indépendamment de la cherté excessive des vivres et des frais nécessaires pour son entretien, l'état pose d'abord au bout de 35 ans le bien de chaque particulier, ainsi que c'est constaté par les calculs les plus accrés et fondés sur le montant des contributions publiques.

L'intérêt du comerce qui s'est emparé de toutes les ames étouffe ici le genie et les grands talens, qui manquent d'encouragement, — d'application et de recompense, et l'état de la littérature hollandaise prouve assez, qu'en fait de sciences comme dans les arts les bataves a eux moins produit par eux mêmes, qu'avancé leurs progrès par le négoce qu'il font des productions étrangères.

Par la même raison les passions violentes sont bannies de ces contrées, une seule, et c'est la discorde gouverne les coeurs, et frustre les

les habitans du bonheur auquel ils pourraient aspirer à tant de titres. Elle annonce visiblement la chute de cette République, qui bientôt fournira un nouvel exemple, qu'un état républicain, entouré de puissantes monarchies peut bien se soutenir pendant quelque tems par leur rivalité, mais ne pas s'assurer une existance politique et durable.

Au reste j'ai eu la satisfaction de voir que le hollandois estime les autrichiens préférablement à toute autre nation. La bonne foi et la loyauté, dont ces derniers ont la reputation, sont des sentimens analogues au caractère des bataves, et les services que nous avons rendu en dernier lieu à la République [redacted] l'enthousiasme au de là de l'exagération du préjugé.

Les autrichiens sont de bonnes gens, et de plus ils sont francs et honnêtes. On s'accommode facilement avec eux parce qu'ils ne font pas exigeans. Si le mot de fraternité n'étoit pas devenu odieux par la vilainie de ceux, qui s'en servent aujourd'hui, il exprimeroit très bien les sentimens que nos compatriotes font naître et qu'ils témoignent envers les étrangers, qui les traitent bien, et [redacted] c'est de cette manière qu'il règne la plus grande union entre nos troupes et les anglo-saxes.

Sous ce rapport mon sejour en hollande
ne saurait qu'être agréable, si je
n'en étais pas separé de Votre Excellence
Mon coeur y souffre tout autant
que le desir de m'instruire. —
M.r le Baron de Reischach, fils aîné
du Ministre d'Etat, ayant passé —
quelques jours à la haye, j'ai eu
la consolation de m'entretenir avec
lui de ma reconnoissance et de mon
respect pour Votre Excellence et de
trouver en lui la conformité
de ces sentimens [redacted],
[redacted].

Je n'entretiendrai point
Votre Excellence des evenemens —
memorables du moment, ils sont
consignés dans tous les papiers —
publics, et la nouvelle en parviendra

n'etois

Je suis flatté d'avoir été l'objet
d'une conversation entre deux aussi
bons sujets, et j'ai été vivement
touché de la perte de ce brave &
jeune petit Reischach, qui est
resté devant l'ennemi.

Ju J. N. 9109

La vigueur des états generaux me fait plaisir à apprendre, et effectivement ce n'est pas ici le cas d'agir à demi, c'est un combat à mort, il faut ou périr, ou continuer à exister; il n'y a ici point de milieu, et le premier seroit infaillible si on relâchoit quelque chose des efforts nécessaires, et sans doute ils doivent être grands, et enfin extrême, comme le danger.

Vienne le 23 nov. 1793.

plutôt qu'à moi. On fait ici comme partout ailleurs les préparatifs nécessaires pour une troisième campagne, et les revers que les troupes des Etats généraux ont essuyés dans les premiers jours du mois passé, loin de décourager L. L. H. H. P. P. les ont plutôt engagées à redoubler d'efforts contre un ennemi, qui épuise avec délire ses dernières ressources et emploit sans scrupule tous les moyens propres à retarder le moment de sa destruction.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect

Monsieur le Baron
De Votre Excellence

le très-humble et très-obéissant
serviteur
Pelser